

Margot Robert

# Je meurs demain





# Chapitre I

Je meurs demain.

On ne se rend pas toujours compte à quel point le temps passe vite. Certaines personnes disent qu'il faut profiter de la vie. D'autres qu'il faut toujours faire comme si chaque jour était le dernier. Ou d'autres encore n'y pensent même pas.

La mort arrive bien trop vite. Je trouve qu'il faut y penser avant, pour ne pas se laisser surprendre. Pour prendre du recul par rapport à sa vie, et voir ce qu'on pourrait changer. C'est ce que je fais maintenant, mais il est déjà trop tard. Et je n'aurais jamais dû accepter certaines propositions. Jamais.

Mais le temps ne se récupère pas. Il ne faut pas le gâcher en pensant à ce qu'on aurait pu faire, mais le mettre à profit. Le temps est abstrait mais il est bel et bien réel. Tout comme la gloire. L'amour. La bonté. Ou même la mort.

Le temps est l'ennemi de tout un chacun. De

l'enfant en retard à l'école, à l'adulte qui doit aller en réunion. Le temps file entre les doigts, nous ne pouvons pas le retenir, ni même en garder un peu pour plus tard. Nous ne pouvons qu'en profiter.

Le temps est un compte en banque ouvert chaque matin et vidé chaque soir. On ne peut pas stocker l'argent chez soi, et chaque euro qui n'est pas mis à profit est perdu pour toujours. Le compte peut être supprimé n'importe quand. Alors nous restera ce que l'on a fait de cet argent, ce que l'on a offert aux autres.

Le temps n'a pas toujours été mon ennemi, mais aujourd'hui c'est le cas, maintenant qu'il ne me reste qu'une journée à vivre. Quelques heures où je n'aurai pas le temps de souffler. Dix-huit ans de vie, c'est bien trop peu.

Je sens mon destin peser sur mes frêles épaules.

Je m'appelle Sarah. J'ai dix-huit ans. Avant, j'étais une petite fille modèle, ou à peu de choses près. Je vivais à Alleyrac, un petit village dans le Sud de la France. Là où le ciel est toujours bleu. J'allais à l'école dans une grande ville à quelques kilomètres. J'avais tout pour moi. Des dons en musique, en sport, en théâtre aussi. Tout. Mais je n'en ai rien fait. Ou presque. J'ai gâché ma vie.

Mais tout est fini maintenant... C'est trop tard.

Car je meurs demain...

Tout a commencé le jour de mes six ans. J'avais organisé mon anniversaire. On m'avait fait un somptueux gâteau au chocolat, recouvert de chantilly.

J'avais découvert mes cadeaux sous les confettis, les serpentins et les cris de joie de mes amies. Nous avions joué aux princesses, aux chevaliers et à la poupée. En résumé, nous nous étions bien amusées.

Malheureusement, la fête prit fin et c'est avec une grande tristesse que je quittai mes invitées. Il était alors environ six heures du soir. Je ramassai la pile de cadeaux pour l'emporter dans ma chambre. On y trouvait de tout : des jouets aux livres éducatifs, en passant par les objets de décoration. Je les pris un à un pour leur trouver une place bien spécifique.

Ma nouvelle poupée alla rejoindre les autres, je posai ma lampe rose bonbon sur ma table de chevet et mes quelques figurines dans le placard. J'avais eu également un déguisement de princesse offert par mes grands-parents.

Arrivée au livre sur le Moyen-Âge que j'avais reçu de ma mère, je décidai de m'arrêter un instant pour le feuilleter. Il était assez gros, et pesait sur mes genoux. La couverture montrait des chevaliers combattant. J'avais toujours aimé cette période de l'histoire où la France s'était peu à peu construite et j'étais enchantée par ce cadeau.

De magnifiques dessins accompagnaient des textes qui enrichissaient mes connaissances. Que ce soit un château, un village ou un champ de bataille, on avait envie de lire et d'y regarder plus attentivement pour déceler, parmi cette avalanche de couleurs, les détails les plus précis.

Je m'attardais sur chaque visage, chaque bâtiment représenté. Les seigneurs, les paysans, tout était dessiné avec un raffinement sans égal. Chaque page me régala à sa manière. C'était un délice.

Lorsque j'en fus au chapitre sur « La vie à la ferme », je parcourus des yeux cette image. Il y avait un bâtiment séparé en deux parties : l'une pour les bêtes, et l'autre pour les hommes ; de telle façon que l'on soit chauffé nuit et jour par la chaleur des êtres vivants. Il y avait une famille de six enfants attablée devant un plat fumant.

Une fillette se trouvait à l'entrée du bâtiment. Elle avait environ mon âge et elle était vêtue d'une simple robe de toile brune. Une cascade de boucles châtain inondait ses épaules et noyait ses yeux verts. Ses traits fins étaient parfaits mais la seule chose qui semblait pouvoir dissiper son charme était une petite tache de naissance sous l'œil droit. Ses lèvres sucrées étaient surmontées du plus joli des nez.

Elle me faisait vaguement penser à quelqu'un, dont je ne me souvenais plus. Mais cela était sûrement une invention de ma part.

Lentement d'abord, puis de plus en plus énergiquement, elle me fit un signe de la main en souriant à pleines dents. Le reste de l'image était immobile, et je me demandais si ce n'était pas une illusion d'optique, lorsqu'elle se déplaça sur la double page. J'ouvris de gros yeux et fermai subitement le livre.

Je restai là, assise sur mon lit, à réfléchir. Cela me semblait bien difficile pour moi qui étais toute petite. Je croyais encore aux contes de fées et j'étais en quelque sorte la princesse dans la famille. Je menais une vie bien tranquille, régnant sur mon royaume imaginaire comme une reine bien-aimée. Tout me paraissait possible dans mon monde mais pas cela, c'était trop !

On m'appela pour manger et je m'étonnai : une heure s'était écoulée ! Happée par la bonne humeur environnante, j'oubliai bien vite les faits. Le repas du soir était plus simple car nous avions bien mangé à midi.

C'est lorsque je revins dans ma chambre que je me souvins. J'ouvris le livre une fois encore. La petite fille était là, me faisant les mêmes signes répétitifs.

Je murmurai : « Peux-tu donc faire autre chose que secouer la main, ou est-ce mon imagination qui n'est pas assez développée ? ». Elle s'arrêta subitement et commença à danser. Une danse de petite fille, qui ressemble plutôt à une ronde qu'à une gigue ou à un menuet. Je souris et l'observai durant plusieurs minutes.

Lorsque j'en eus assez, je refermai le livre pour aller me coucher. J'ouvris la porte de la salle de bain et restai frappée de stupeur : devant moi se dressait la petite fille du livre... ou plutôt son reflet. Je me souvins alors pourquoi elle me rappelait quelqu'un... Car elle me ressemblait comme deux gouttes d'eau.

Je bougeai une main, l'autre main ; elle faisait de même. Oui, j'étais la petite fille ! Ma tache de naissance sous l'œil droit se plissa tout comme mes yeux, et mes boucles dansèrent sur mon visage tandis que je secouais la tête, refusant cette réalité. Comment avais-je pu me retrouver dans ce livre ? Moi, dessinée avec les détails les plus précis ?

Un peu déconcertée, et ne sachant pas si c'était le fruit de mon imagination ou la réalité, je me couchai aussitôt. A peine eus-je les yeux fermés que je sombrai dans un sommeil profond et fis un rêve étrange.

J'étais devant la ferme du livre. Elle paraissait plus petite. Des vaches, des chevaux, des porcs se reposaient à l'ombre par ce beau jour de printemps. Au loin, des fermiers travaillaient. A une centaine de mètres de là, se dressaient une dizaine de maisons qui devaient former un village.

Je reconnus la fillette qui somnolait à l'ombre d'un cyprès. Je l'appelai mais elle ne se détourna pas. Je m'approchai alors pour la réveiller quand j'entendis une voix féminine disant :

– Charlotte !

La petite fille se redressa. Elle regardait derrière moi. Je me décalai en bredouillant des excuses, mais elle ne m'accorda même pas un regard. Je la trouvai bien impolie.

– Oui, mère, qu'y a-t-il ? répondit-elle.

– Tu as six ans maintenant. A partir de demain, tu aideras ton père à la ferme.

La dénommée Charlotte acquiesça, puis alla jouer avec ses amies. Je ne savais pas l'heure, et la position du soleil ne m'aidait pas à le savoir. De toute façon, je ne savais pas lire l'heure avec le soleil.

Je regardai alors machinalement ma montre, que j'avais enlevée avant de me coucher. Mais je ne voyais rien. C'est pourtant là qu'aurait dû être ma main.

Emplie d'un sombre pressentiment, j'essayai d'apercevoir le reste de mon corps. Mais il n'y avait rien, juste la lumière qui passait à travers moi. Je criai, mais seul dans ma tête ce cri résonna. J'essayai d'attraper un de mes membres, mais je ne sentais plus ni mes bras ni mes jambes. J'étais un courant d'air, une brise légère. Une âme perdue dans le temps.

Je ne sais pas combien de temps s'écoula avant que Charlotte aille se coucher. Je dormis, si tant est qu'on peut parler de dormir pour l'âme, et je me réveillai au lever du jour.

Devant le magnifique spectacle de l'aube naissante, je vis une ombre se faufiler jusqu'à un pré où se prélassaient quelques vaches. C'était la petite fille. Elle fit la traite des bêtes dont le souffle chaud formait de petits nuages de buée à la sortie des naseaux.

Je l'observai, fascinée par le mouvement régulier qu'elle faisait, et par le liquide chaud qui se dégageait des pis de la vache. Je me promis d'apprendre à le faire, si j'en avais l'occasion. Si jamais je sortais de ce rêve.

Il devait faire froid, mais je ne sentais rien. Je ne sentais que ma peur grandissante à l'idée de rester ici pour l'éternité.

Lorsque la tâche fut accomplie, et le jour complètement levé, elle chargea le lait dans une petite charrette qu'elle tira jusqu'au village pour le vendre. Elle marcha un bon quart d'heure puis elle se plaça entre un marchand d'étoffes et un marchand de poisson. Elle vendit les quelques litres au bout de seulement cinq minutes. Et elle rentra chez elle.

Accompagnée de la musique des troubadours et des cris des commerçants voulant vendre leurs marchandises, elle sautillait de plaisir. On était dans une période calme, sans guerre. Le village tout entier était en joie.

Le boulanger donnait des pains aux pauvres, et l'abbé discutait avec ses fidèles des récoltes prochaines. Sur une petite place, de jeunes gens dansaient. Les enfants jouaient à poursuivre les porcs effrayés. Ils couraient autour de la petite église, devant l'échoppe du marchand de laine...

Mais l'une de ces bêtes passa devant Charlotte qui trébucha et s'étala sur les pierres salies et boueuses. Elle sentit alors une douleur lancinante dans son bras droit. Du sang coula de sa blessure.

Faiblement, elle appela à l'aide. Des villageois qui passaient l'aidèrent à se remettre debout et la ramenèrent chez elle. Le premier choc passé, la petite pleurait maintenant de tout son cœur.

Lorsqu'elle arriva à la ferme, sa mère lui pansa sa blessure et la banda avec du tissu grossier. Ayant perdu l'usage de son bras pour un moment, elle alla dans un coin de la pièce principale car elle ne pourrait sûrement pas supporter les travaux de la ferme. Moi qui commençais à me prendre de sympathie pour elle, je n'aimais pas la voir ainsi.

Alors qu'elle séchait ses larmes, je sentis provenant du sol un souffle puissant qui semblait m'entraîner dans les entrailles de la terre. Mon corps se compressait et cette douleur m'était insupportable. Tout devint noir autour de moi et je tombai pour, je le croyais, ne plus jamais revenir.

J'en étais sûre, c'était la fin. Je ne me réveillerais jamais de ce cauchemar, je serais toujours un esprit errant dans cette étouffante obscurité.

Et puis, plus rien.

Le lendemain matin, je me réveillai dans mon lit, soulagée que ce n'ait été qu'un cauchemar. Cependant une étrange sensation m'habitait, un mélange de mélancolie et de joie. Comme si j'avais vécu quelque chose de formidable, je ne savais pas quoi. Sous la douche, mes muscles ankylosés me firent douter du caractère fictif de mon rêve de la nuit passée. Et surtout, j'avais vraiment l'impression qu'il allait m'arriver quelque chose d'étrange.

En allant à l'école, par ce jour de marché, mes questions s'évaporèrent comme de l'eau au contact de la chaleur. La plupart des gens portaient des

vêtements légers. Les oiseaux gazouillaient pour fêter ce retour à la saison chaude. Le thermomètre dépassait les vingt degrés. Mon petit village, situé non loin de la grande ville des environs, était très fleuri et accueillant.

J'aimais le printemps. Il symbolisait pour moi la renaissance, la vie, le monde qui, tout comme le phénix, renaît de ses cendres. Les fleurs en bouton parsemaient le chemin, les arbres se paraient de couleurs, et les gens se sentaient pleins d'ardeur, d'un courage nouveau pour affronter la vie.

Malheureusement, l'école ne fut pas aussi clémente que le temps. Seules les récréations me décontractaient. Je fus tout de même heureuse de revoir mes amies pour parler de l'anniversaire d'hier.

Sur le chemin du retour, après avoir pris le bus scolaire, de la musique des années 80 était diffusée par de vieux haut-parleurs. J'étais soulagée d'avoir fini la journée, c'est pourquoi je sautillais sur les pavés. Mais le printemps étant aussi la saison des pluies... les pavés étaient glissants. Je dérapai brusquement et me retrouvai à plat ventre sur le sol.

Tout d'abord, je ne sentis rien, mais soudain une énorme douleur s'empara de mon bras droit. Je vis du sang couler sur les pavés. Je ne savais que faire. C'est comme si la chute m'avait coupé la capacité de réfléchir correctement.

Je serais sûrement restée comme cela pendant longtemps si un passant ne m'avait pas remarquée,

puis m'avait demandé où j'habitais pour me ramener. Il me dit de l'attendre, le temps d'aller poser ses achats dans sa voiture. De toute façon, il n'avait aucune raison de s'inquiéter pour cela, car je ne pouvais plus remuer mon bras. Et j'aurais eu besoin d'aide pour me lever.

Il arriva deux minutes plus tard et me porta dans ses bras forts. Je pleurais maintenant. Il sonna à ma porte et lorsque ma mère ouvrit, elle fut étonnée d'abord, puis inquiète, avant qu'on lise dans ses yeux une profonde reconnaissance.

Elle remercia mille fois l'homme de m'avoir ramenée puis elle m'assit sur la table de la cuisine. Pendant qu'elle me soignait, je lui racontai ce qui s'était passé.

J'allais tomber d'épuisement – c'est fou comme le simple fait de pleurer vide de toute énergie – lorsque j'aperçus du coin de l'œil une ombre furtive qui disparut aussitôt. Mais sur le coup, je n'y prêtai pas attention.

Je montai péniblement dans ma chambre et m'écroulai sur mon lit. C'est la douleur engendrée par ce contact sur mon bras qui me permit de rester suffisamment éveillée pour m'enfiler dans mes draps.

Durant la nuit, je rêvai de la petite paysanne prénommée Charlotte. Je me retrouvai à nouveau dans son époque sous la forme d'un esprit. Même si je commençais à m'y habituer, cette sensation m'était toujours étrange.

Il y avait au village un attroupement de fillettes devant l'église. Le représentant du seigneur des environs était au milieu pour annoncer une grande nouvelle.

– Chers enfants, disait-il, la fête du village se déroulera dans peu de temps. Comme vous le savez, ce jour, tout le monde doit s'habiller différemment en vertu des métiers et situations sociales, voire même de la race humaine. Cette année, le seigneur a choisi d'accorder à une fillette de la seigneurie la permission de devenir une princesse durant une journée. Toutes celles qui ont le désir de participer doivent me suivre dans le château du seigneur.

A ces mots, il se dirigea vers le chemin qui menait à l'habitation seigneuriale, suivi d'une trentaine de petites filles. Le château se trouvait au sommet d'une colline, accessible seulement par un chemin escarpé. Mais toutes avaient la motivation pour suivre le convoi, et étaient stimulées par le désir de gagner.

Le village était entouré d'un bois et, çà et là, des champs ou des prés trouaient la ceinture forestière. Nous passâmes entre des vaches et des ânes. Certaines petites filles s'arrangeaient les cheveux ou brossaient leurs sabots.

Toutes silencieuses, elles entrèrent dans une vaste et sombre pièce où se tenait, près de la fenêtre, le seigneur. Ce dernier était un homme d'âge mûr, qui portait une barbe brune. Bien campé dans son fauteuil, ses pieds semblaient s'être enracinés dans le sol.

Sur une peinture, en habits d'empereur romain, on aurait pu facilement le prendre pour un conquérant. En costume de barbare, il aurait pu être un Viking. En armure, il aurait pu être un chevalier.

Il avait une allure imposante, mais la seule chose qui laissait cerner un peu d'humanité dans cet homme de pierre apparent, c'était la bonté dans ses yeux. Une bonté qui irradiait dans toute la pièce, source intarissable de lumière intérieure.

Elles se mirent en ligne devant lui et le représentant du seigneur dit :

– Le seigneur va vous éliminer une par une afin de déterminer l'heureuse élue.

Je trouvai ce procédé bien cruel pour les petites non choisies, mais je ne pouvais rien faire pour arranger la situation, juste des courants d'air. Et encore, cela restait à prouver.

L'homme de pouvoir désigna les premières éliminées qui s'en allèrent en pleurs. Je n'aurais pas aimé être à leur place, juste pour cela. Je suivais des yeux Charlotte, qui tremblait de peur que le doigt ne la désigne. Elle ne se détendit que lorsqu'il ne resta qu'une dizaine de filles.

Le seigneur prenait de plus en plus de temps à choisir, soit pour mieux réfléchir, soit pour faire durer le plaisir d'être le maître de la destinée des fillettes. Mais j'aurais plutôt penché pour la première proposition.

Je remarquai, à la droite de Charlotte, une petite

filles qui semblaient bien sûres d'elles. Les cheveux blonds et légèrement bouclés, elle arborait un sourire hautain et bombait le torse. Ses yeux verts en amande étaient mis en valeur par sa robe de la même couleur. La peau pâle et les lèvres fines, elle avait tout d'un ange. Elle devait sûrement provenir d'une famille plus aisée.

Huit, sept, six, cinq... Il y avait de moins en moins d'enfants dans la grande salle, mais toujours Charlotte et la petite blonde. Ce furent d'ailleurs elles qui restèrent en dernier. Quel contraste entre la robe en lin et celle en drap usée !

Malgré tout, le seigneur prit du temps pour réfléchir et lorsqu'il tendit le doigt, je vis l'ange faire un grand sourire, sûre de sa victoire prochaine. Je décidai aussitôt que je ne l'aimais pas. Mais le seigneur alla au-delà des apparences et choisit Charlotte.

Un sourire illumina soudainement son visage. Le seigneur fit convoquer la mère de la petite. La perdante, quant à elle, éclata en sanglots et s'enfuit au-dehors du château sans rien attendre.

La mère arriva et on lui fit part de la situation. Elle accepta avec grand plaisir. Charlotte était si heureuse qu'elle en pleura de joie.

Étrangement, ce rêve s'arrêta ici et je me réveillai à sept heures. Encore toute endormie, je me glissai hors de mon lit pour aller à l'école. Mon bras était encore douloureux de la veille et je fus plus lente. J'arrivai en retard à l'école – j'avais raté le bus scolaire.

Tous les élèves étaient dans la cour, autour d'un homme en costume élégant. Discrètement, je me plaçai derrière lui et écoutai ses paroles :

– ... et donc pour la fête de samedi, nous vous demandons de vous déguiser. Cette fête de la ville, comme vous le savez, est traditionnellement l'occasion de se faire prendre pour quelqu'un d'autre. Mais une d'entre vous aura le privilège d'être la princesse ! Cette princesse montera sur le plus grand char du défilé et sera la reine de la fête. C'est elle qui mènera la danse et qui engagera les festivités du soir. Si vous voulez l'être, chères petites filles, vous avez jusqu'à midi pour vous inscrire auprès de vos institutrices. Bonne chance ! Vous aurez la réponse ce soir.

Et, sur ces mots, il partit. On voyait des étoiles dans les yeux de toutes les petites filles. Dès que la classe entra dans la salle, j'allai, accompagnée de plusieurs amies, m'inscrire auprès de l'institutrice.

La suite de la journée se passa comme toutes les autres, quoiqu'un peu plus agitée. Enfin, avant de repartir chez nous, le même homme revint dans la cour pour nous annoncer le nom de l'heureuse élue :

– J'ai bien étudié vos photos, dit-il, et j'ai trouvé la gagnante. Il est évident que nous lui fournirons le costume. Cette gagnante est... Sarah Charpentier !

En entendant mon nom, j'eus un premier réflexe : c'est de dire « Moi ?! ». Mais tout le monde me regardait, je ne pouvais pas me tromper. Je sentis une grande joie m'envahir.

Je m'avançai vers l'annonciateur de cette bonne nouvelle pour qu'il me reconnaisse. Il me serra chaleureusement ma main valide et m'y glissa une enveloppe. Je le remerciai et filai vers le bus scolaire qui nous attendait. En montant, j'ignorai les regards envieux qu'on me lançait.

Le sourire aux lèvres, une fois hors du bus, je courus jusqu'à ma jolie maison aux briques rouges. J'ouvris en grand la porte en criant à tue-tête et m'élançai dans les bras de mes parents. Ils remarquèrent la lettre.

Je trépignais d'impatience tandis qu'ils la lisaient. Ils me regardèrent fixement. Je ne savais quoi penser. J'eus peur durant quelques secondes d'une éventuelle réponse négative. Mais ma mère esquissa un sourire et me murmura « oui ».

Le lendemain, les regards envieux avaient fait place aux regards d'admiration. L'homme en costume était toujours là, et je lui rendis l'enveloppe avec fierté. Il me dit :

- Ce matin tu vas me suivre et tu vas essayer plusieurs robes. Tu choisiras celle que tu souhaites porter mardi prochain et tu pourras la garder.

Je jubilais. Il m'emmena à la Mairie qui était accolée à l'école et me fit monter un interminable escalier jusqu'à une petite porte.

Elle ouvrait sur une immense salle. Elle était remplie à ras bord de tringles sur lesquelles étaient suspendus des vêtements. Au centre, il y avait une

large estrade où l'on pouvait les essayer et s'admirer dans une psyché.

Lorsque j'entrai, je fus surprise par la forte odeur de peinture. Si cette salle était neuve, alors les habits devaient l'être aussi. En tout cas, c'est la supposition – qui s'était révélée juste – que je m'étais faite à l'époque.

L'homme m'annonça qu'il devait me quitter ici mais que quelqu'un viendrait s'occuper de moi. Je restai donc seule, assise sur l'estrade. Je n'osais pas parcourir les allées de tringles de peur de m'y égarer. Cependant, j'admirai les murs fraîchement peints d'un gris foncé, et les poteaux rouges qui contrastaient avec le gris clair du plafond.

Environ cinq minutes plus tard, une femme arriva.

Elle était plutôt replète. Ses cheveux courts et blonds cendrés encadraient un visage jovial et éclatant. Elle était maquillée à la truelle, ses yeux bruns étaient soulignés par une épaisse couche de noir.

Ses yeux rapprochés et son nez en trompette lui donnaient un air porcine. Elle était vêtue d'une veste brune à rayures et à boutons dorés, qui laissaient entrevoir sa chemise jaune pastel à pois blancs. Elle arborait une jupe bordeaux un peu froissée. L'ensemble était du plus mauvais goût mais malgré cela, cette femme respirait la joie de vivre.

Elle approcha en claquant bruyamment ses talons

contre le parquet et se présenta :

– Bonjour ma petite, Je m'appelle Gislaine Taimpoyl. Mais tu peux m'appeler Gislaine. Je m'occuperai de toi toute la matinée et je t'aiderai à choisir une tenue, puis des chaussures. Nous allons d'ailleurs commencer.

Sur ces mots, elle m'emmena dans une rangée avant de me demander :

– Quelle est ta taille de vêtements ?

– Je... je mets du huit ans.

Elle m'étudia sous mon regard quelque peu effrayé puis se saisit d'un portant que je n'avais pas vu jusque là. Elle le chargea d'une vingtaine de grandes housses qui étaient suspendues, et que je soupçonnais être des robes.

– Nous devons toutes ces robes au comité organisateur de festival qui chaque année se déroule dans cette ville, me confia-t-elle devant mon air ahuri.

Elle alla jusqu'à l'estrade centrale et déballa la première robe.

D'un jaune intense, elle s'arrêtait au-dessus du genou. Ses manches courtes laissaient entrevoir une grande partie du bras. Elle avait un col rond qui dégagait le cou et, resserrée à la taille, elle s'évasait. Cette robe semblait avoir été faite dans une fleur tant elle en avait la forme et la délicatesse.

Je l'essayai sans plus tarder mais il s'avéra qu'elle ne m'allait pas. Le cœur lourd, je regardais Gislaine sortir la seconde robe.